



# LES FILLES DU SOLEIL

Un film réalisé par Eva Husson  
Avec Golshifteh Farahani, Emmanuelle Bercot

Au Kurdistan, Bahar, commandante du bataillon « Les Filles du Soleil », se prépare à libérer sa ville des mains des extrémistes, avec l'espoir de retrouver son fils. Une journaliste française, Mathilde, vient couvrir l'offensive et témoigner de l'histoire de ces guerrières d'exception. Depuis que leur vie a basculé, toutes se battent pour la même cause : la femme, la vie, la liberté.

**A l'occasion de la Journée Internationale des Droits des Femmes, découvrez ou redécouvrez la lutte quotidienne de ces femmes au destin hors du commun.**

**En Compétition Officielle au Festival de Cannes 2018, LES FILLES DU SOLEIL est un film dramatique, profond, traitant d'une thématique forte et actuelle. Il est porté par deux actrices rayonnantes, Emmanuelle Bercot et Golshifteh Farahani.**

**« Un film remarquable, très puissant, porté par un magnifique scénario »**  
Cate Blanchett, Présidente du Jury du Festival de Cannes 2018

**En téléchargement définitif dès le 1<sup>er</sup> Mars**  
**En DVD & VOD le 8 Mars**

Matériel promotionnel disponible sur demande – Images et visuels disponibles dans l'Espace Pro via [pro.wildside.fr](http://pro.wildside.fr)

[ DVD ]



## CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES DVD

**Format image** : 2.35, 16/9<sup>e</sup> comp 4/3

**Format son** Français DTS 5.1 & Dolby Digital 2.0,  
Audiodescription pour Aveugles & Malvoyants

**Sous-titres** : Français pour Sourds & Malentendants

**Durée** : 1h47

Prix public indicatif : 14,99€ le DVD

Afin que le plus grand nombre puisse profiter de ce film, ce DVD propose le **Sous-titrage pour Sourds & Malentendants** et l'**Audiodescription pour Aveugles & malvoyants**

**WILD SIDE VIDEO** - [SERVICE DE PRESSE: Benjamin GAESSLER & Charlotte GRUNEWALD]

Tel : 01.43.13.22.10 ou 22.32 / [bgaessler@wildside.fr](mailto:bgaessler@wildside.fr) + [presse@wildside.fr](mailto:presse@wildside.fr) - 65, Rue de Dunkerque 75009 PARIS

**Retrouvez-nous** : [www.wildside.fr](http://www.wildside.fr) - [f/WildSideOfficiel](https://www.facebook.com/WildSideOfficiel) - [t @wildsidecats](https://twitter.com/wildsidecats) - [i/wildsideofficiel](https://www.instagram.com/wildsideofficiel)

## Les événements

Le 3 août 2014, dans les montagnes du Sinjar du nord de l'Irak, les troupes de Daech déferlent sur tout le territoire de la minorité yézidie. C'est alors le dernier territoire à conquérir entre le sud de l'Irak et la Syrie qui permet une unification stratégique de Daech. L'offensive est simultanée dans toute la région et prend les 300 000 Yézidis qui vivent là par surprise. Les membres de Daech massacrent les hommes et raflent les femmes qui n'ont pu s'enfuir. Les rares témoins font état d'un génocide - des centaines de corps jonchent la montagne, des fosses communes sont creusées. Les femmes et enfants sont emmenés à Tal Afar, Mossoul et même à Raqqa. Les femmes et les fillettes sont regroupées, puis distribuées et utilisées comme marchandises sexuelles, mariées de force, torturées, vendues comme esclaves ; les petits garçons sont eux regroupés dans des écoles pour djihadistes, où on leur apprend à tuer dès l'âge de trois ans. Plus de 7000 femmes et enfants sont ainsi capturés.

S'ensuivent deux ans d'horreur, de captivité, d'évasions, de tentatives désespérées des acteurs politiques de la communauté yézidie pour obtenir de l'aide, qui ne vient jamais vraiment. Des femmes parlementaires yézidies remuent ciel et terre pour obtenir de l'aide des Etats-Unis et de la communauté internationale. Quand ces espoirs sont déçus, des réseaux autonomes de résistance et de libération des captifs se mettent en place. En parallèle, des unités de combattants yézidis se mettent en place avec les YPG, la branche armée syrienne du PKK, et les Peshmergas, les militaires kurdes irakiens. Petit à petit, de plus en plus de femmes prennent les armes, jusqu'à la constitution d'une unité de combattantes yézidies, les YJE, les Bataillons de Femmes Yézidies. Elles n'ont plus rien à perdre et s'acharnent, au-delà des luttes politiques internes et du poids d'une société patriarcale, à prendre en main leur dignité, convaincues que la barbarie doit être combattue, qu'il vaut mieux mourir debout qu'à genoux. Leur cri de ralliement : *"Ils nous violent, nous les tuons"*. Leur supériorité psychologique : les soldats de Daech sont convaincus que s'ils meurent de la main d'une femme, ils ne pourront pas aller au paradis. Ces combattantes les terrorisent.

La bataille du Sinjar dure quinze mois. Elle amorce la fin de l'Etat Islamique en Irak avec la reprise de Mossoul et des derniers bastions djihadistes du pays à l'été 2017. La chute de Raqqa, la capitale syrienne de Daech, deux mois plus tard, marque le déclin de l'emprise islamiste sur la région. Mais on ignore toujours le sort de plus de 2000 de ces femmes yézidies kidnappées au Sinjar. Celles qui ont pu être libérées doivent maintenant affronter un difficile retour dans leurs familles et leur communauté.

# Entretien avec Eva Husson, réalisatrice et scénariste

## Pourquoi as-tu choisi de faire ce film ?

En tant que petite fille de soldat républicain espagnol, je me suis beaucoup intéressée à la question de la chute des idéaux. En 2006, j'avais commencé à travailler sur un projet sur les camps de concentration de réfugiés espagnols en France après la guerre civile, mon grand-père était passé par là, je m'intéressais au traumatisme collectif et individuel que cela représentait. Quand j'ai entendu parler de ces femmes kurdes et que j'ai creusé le sujet, j'ai découvert l'idéal marxiste des combattants kurdes, la lutte pour une terre qui n'est pas assurée, et la lutte contre le fascisme. Cela résonnait avec cette histoire familiale. J'ai trouvé dans cette tragédie contemporaine le moyen d'exprimer des envies narratives que j'avais depuis longtemps. Le questionnement de la lutte pour un idéal, la quête du sens. Il y avait un cheminement politique dans le choix de faire ce film. Et puis bien sûr, il y avait autre chose, d'encore plus puissant : l'histoire de femmes combattantes, capturées par des extrémistes, évadées dans des circonstances effroyables et qui finalement s'engagent pour combattre leurs ravisseurs... Il irradiait de cette histoire une force qui me dépassait, qui devait être racontée. Quand j'en ai parlé à ma productrice, elle m'a tout de suite suivie.

## Tu es partie au Kurdistan pour préparer le film, qui as-tu rencontré là-bas ?

Là-bas j'ai essayé de rencontrer toutes les factions possibles du côté kurde. Je n'ai pas essayé de rencontrer des extrémistes, parce que j'estimais que ce n'était pas mon propos. En revanche, je me suis rendue sur le front, et dans les camps de réfugiées, pour recueillir le témoignage des femmes qui s'étaient échappées. Je suis allée voir celles qui s'étaient engagées, et le personnage joué par Golshifteh Farahani est un personnage composite de tous ces témoignages. C'est aussi le fruit d'une forme de ressenti et des connexions très fortes que j'ai pu avoir avec elles. J'avais besoin de retranscrire cette humanité. Quand une femme arrive à te raconter qu'elle a été vendue et rachetée quatorze fois et qu'elle te le dit avec une douceur et une force incroyables, tu remets automatiquement en question tes idées et tes certitudes sur la tragédie de la douleur. C'est une déconstruction de la représentation de l'image typique de guerre. Je voulais mettre ce vécu dans mon scénario pour donner une densité au film, trouver la note juste pour rendre ce monde cohérent, y introduire ma subjectivité.

## Dans ce film de guerre, on a l'impression que tu rentres plus dans les cœurs que dans les têtes ?

Je suis obsédée par la question de la place de l'individu dans le collectif, comment on arrive à concilier cette individualité qui se frotte en permanence aux autres. Nous n'existons pas sans le collectif, or nous sommes des êtres sensibles, avec nos histoires et nos névroses. Pour moi, il n'y a pas de héros singulier par exemple. L'individu ne peut accéder au statut de héros que par le collectif, le nom est presque un oxymore. C'est pour ça que mon personnage principal dit qu'elles sont toutes des héroïnes. On s'inscrit toutes et tous dans des ambitions singulières qui sont complètement modelées par nos parcours et nos contextes. Et ça, je peux essayer de le transmettre par des émotions. Avec le cinéma, je peux raconter comment on perd sa terre, un parent ou un enfant. Je ne sais pas si c'est un film de guerre, je crois que c'est plus une odyssée ; la perte de la terre, du groupe, la quête de reconstruction de soi et de son collectif.

## Au début tu me parlais surtout des combattantes et des civiles et puis tu as introduit une reporter de guerre dans ton scénario, pourquoi ?

C'est un faisceau de raisons convergentes. La journaliste est ton œil sur le monde. Elle est l'interlocutrice de cette femme capitaine de bataillon qui externalise certaines choses impossibles à montrer narrativement dans ce contexte. Elle me permet aussi de réfléchir sur cette notion de femmes en guerre. Étant une reporter de guerre femme, elle a à la fois un regard interne de l'identité de femme sur le terrain de guerre, et en même temps un regard extérieur. Comme un prisme, qui nous permet de naviguer entre le contexte collectif et le contexte intime. C'est l'outil narratif du témoin. Je me suis beaucoup inspirée de la personnalité de deux femmes reporters de guerre iconiques : Marie Colvin, qui portait un bandeau sur l'œil gauche suite à une blessure sur le terrain, et Martha Gellhorn, qui a commencé en 1936 pendant la Guerre d'Espagne, sur laquelle elle a écrit des textes magnifiques, et a travaillé jusqu'à ses quatre-vingt printemps.

## On parle de ce film comme d'un film de femmes.

Le terme me pose un peu problème. Je n'ai jamais parlé de mes films en utilisant ce terme-là parce que je pense qu'il exprime un biais masculin. Une femme expérimente le monde d'une manière différente de l'homme, empiriquement, physiquement et dans son rapport socio-culturel, soit. J'entends le terme, mais « film de femme » est l'expression d'une génération à laquelle je n'appartiens pas. Je pense que ma génération a besoin d'en parler autrement. J'assume complètement le regard de femme et le film sur les femmes. Par contre, ce qui m'intéresse, c'est que cela pose la question sur le sens de cette formule, cela prouve qu'il n'y a pas assez de représentations de la femme par les femmes au cinéma : on n'emploie pas l'expression « film d'hommes » tout simplement parce que la proposition de ce point de vue est pléthorique. L'histoire du cinéma est faite à 95% d'un regard masculin sur le monde. Si on utilise cette expression, c'est aussi parce qu'il n'y a pas encore assez de regards de femmes dans le cinéma pour en extraire cette universalité. Au travail !